

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 26

Artikel: On pourro mau élévâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Remplacera-t-on par le sistre
 Les tambours en peau de ministre
 Qu'un autre avait répudiés ?
 Supprimera-t-on l'épaulette,
 Qui traîne après elle, ô conquête !
 Des tas de cœurs incendiés ?

Dira-t-on aux barbes frisées :
 « Nous vous avons autorisées :
 « Vous disparaîtrez dès ce soir,
 « Vous vous en irez comme un rêve
 « Sous ce diminutif du glaive
 « Que nous appelons le rasoïr ! »

Ferron ne me rassure guère...
 Quoi ! ce ministre de la guerre
 Oserait toucher aux tambours,
 Aux tambours qui font des merveilles,
 Pareils à des essaims d'abeilles
 Lâchés à travers les faubourgs !

Mais, ô ministre que vous êtes !
 Oubliez-vous que ces baguettes
 Qui battent le taratara,
 Ont, aux jours de la délivrance,
 Fait vibrer l'âme de la France
 Dans les petits doigts de Barra ?

Le vieux proverbe n'est point bête :
 Tout ce qui vient de la trompette
 Retourne aux tambours belliqueux ;
 Sans compter qu'ils ont la peau dure
 Et qu'un ministère qui dure,
 Ne dure jamais autant qu'eux !

On pourro mau élévâ,

Quand cauquon vo fâ on serviço, âo que vo baillè oquiè, lo mein qu'on pouèssè fèrè, c'est dè bin remachâ et d'être honèto avouè lè bràvès dzeins que volliont bin s'èinquitâ dè vo. Mâ faut que cein que vo lào ditès sâi de dè bon tieu, et ne faut pas fèrè sa Sophie, coumeint on dit, po lào fèrè eincreirè qu'on lè z'amè atant què lo bon Dieu, kâ cein n'est rein què dè la frinma po tâtsi dè lào déguenautsi oquiè, et cliiâo que lo font sâvont qu'on preind mè dè motsès avouè dâo mâ qu'avouè dâo venégro, et ne lào fâ rein dè fèrè lè z'hypocrito et dè derè tot lo contréro dè cein que peinsont, se cein pào lào rapportâ oquiè. L'ont 'na concheince ein gomma.

Se ne faut pas être dinsè faux, ne faut portant pas non plie ètrè molonèto et remachâ ein remâo-feint cliiâo que vo baillont, coumeint se cein vo z'étâi dû. Na, kâ cein n'est pas bin non plie, et cliiâo qu'ont lo bounheu dè poâi fèrè la charitâ, quand bin cognâissent lo tabâ, âmont onco mi bailli à cliiâo que remachont trâo qu'âi potus et âi bordons que ne sont jamé conteints, coumeint cé que vé vo contâ l'histoire.

On gaillâ, tot estraupîâ, étâi achetâ à 'na crâijâ dè duè tserrâirès po demandâ l'ermonna âi dzeins que passâvont, et teindâi on espèce d'écoualetta en bou po que tsacon mettè oquiè dedein ; mâ ne s'èinroutsivè pas à derè grand-maci.

On monsu, bin revou, que lo vâi, ein a pedi et lài tsampè onna pice d'on franc, que l'autro raccroquè avouè se n'écoualetta, mâ sein fèrè asseimblant et sein pî remachâ.

— Mè seimbiè, se lài fâ lo bravo monsu, qu'étâi

ein colère dè vairè on têt molonèto et que lài volliàvè fèrè on aleçon, mè seimbiè, me n'ami, què quand on vo baillè on franc, lo mein que vo pouèssi fèrè l'est dè remachâ et dè trairè voutra carletta !

— Trairè ma carletta !... dâo diablo ! Po on bougro dè franc que vo mè bailli, crâidè-vo que vu allâ m'einrhonmâ po dépeinsâ po trâi francs dè remido po mè gari ! Pas se fou !

LA QUITTANCE DE LOYER.

II

Ce voisinage ne profitait donc en réalité qu'à tante Amélie qui, depuis lors, se croyait devenue principale locataire. Et Dieu sait avec quelle régularité elle jouissait de ses prérogatives !

A chaque trimestre, elle y pensait dès le premier du mois. Les journées qui la séparaient de la date du terme lui servaient à rédiger sa quittance ; puis, dès que le huit arrivait, elle allait, à la première heure, frapper ses trois coups à la porte de sa locataire et recevait d'elle la somme de vingt-cinq francs, contre laquelle elle lui remettait un reçu libellé avec une incroyable précision :

« Reçu de Mademoiselle Rose Berthier la somme de vingt-cinq francs pour le montant du loyer du terme de janvier de la chambre, etc... »

Quand elle arrivait à ce « montant du loyer du terme de janvier de la chambre », elle s'embrouillait tellement qu'il lui fallait, pour continuer, attendre la rentrée de son neveu. C'était Edmond qui la tirait d'embarras et, à mesure que tante Amélie écrivait sous sa dictée, le brave jeune homme murmurait :

— Est-il possible d'aller réclamer vingt-cinq francs à cette pauvre jeune fille, qui doit avoir déjà tant de mal à arriver ? Une personne si intéressante !... et jolie !...

Car Mlle Rose était gentille à croquer. Avec son petit nez un peu retroussé, ses beaux yeux noirs, sur lesquels s'ébouriffaient des cheveux blonds vaporeux, son joli teint blanc et rose, son manteau long qui lui dessinait bien la taille et son grand chapeau entouré d'un voile azur dont on voyait à peine la naissance et qui finissait on ne savait où, elle était séduisante au possible.

On a beau être rangé, quand à vingt-deux ans on a l'occasion de rencontrer plusieurs fois par jour dans l'escalier de la maison qu'on habite une aussi jolie locataire, on ne peut se défendre d'une certaine sympathie. Chez Edmond, ce sentiment, très réel, était en train de faire son chemin avec une étonnante rapidité. Et le plus inquiétant de l'histoire, c'est qu'il semblait être admirablement partagé. Ce que les lèvres n'osaient pas dire, les yeux le laissaient comprendre avec une éloquence !... Ah ! si tante Amélie avait surpris ces regards !

Les premiers temps, en se disant bonjour, les deux jeunes gens ne se départaient pas de la gravité digne qui convenait à chacun d'eux ; mais, petit à petit, on avait envoyé promener la « gravité digne », et maintenant elle faisait place à un petit sourire qui donnait beaucoup à penser...

Cependant cette intrigue naissante se nouait fort discrètement, et il ne s'était encore rien passé qui pût fournir matière à la critique, même la plus malveillante, lorsqu'un jour une circonstance fortuite vint resserrer les rapports des deux jeunes gens.

A quelque temps de là, c'est-à-dire au commencement du mois d'avril, Mlle Amélie dut garder le lit pendant quelques jours. A l'approche du terme, il fallut songer au loyer, et comme Mlle Duvivier se trouvait hors d'état d'aller elle-même remettre la quittance à sa locataire,